

✕ REVUE DE PRESSE

LE COULOIR de Philippe MINYANA



mercredi 17 mars 2004

LAMBEAUX DE SOI

Saisissement d'abord, devant cette écriture radicalement neuve simultanée, syncopée, fragmentaire et prophétique qui bouleverse la perception classique. Parle au ventre, aux sens, à la mémoire, à l'esprit, à la mélancolie aussi de tout un chacun. Par immédiate osmose... Étonnement, ensuite, que ces situations, ces personnages archétypaux - entre vitrail de cathédrale gothique et plateau de télé-réalité -, leurs bribes de langage épouillé, proche du fait divers, nous entraînent dans la légende, la métaphysique, le royaume de la perte et de la culpabilité, les terres mythiques de grande solitude et de grandes terreurs. Comme si Maeterlinck, Bernhard, Büchner ou Beckett, pour faire bref, étaient soudain revisités, dégorgés, réinventés...

Depuis vingt-cinq ans qu'il fait du théâtre, Philippe Minyana, 58 ans, explore des formes inédites, fore les zones interdites de l'intime, cherche où elles croisent le social, le public, où elles font choc avec la société d'aujourd'hui. Et trouve. Ce mineur de mots nous dit comme personne les désarrois de l'être, les forces obscures qui le rongent, son dénuement et son abandon dans le monde libéral contemporain, ce grand ogre. Trous de mémoire, lambeaux de soi dans *Prologue* où trois anonymes s'interrogent sur une maison qu'ils ont dû pourtant partager ensemble, autrefois... Et tout de suite après ce court trio amuse-gueule, l'étrange huis clos familial de *Couloir*, où les antipersonnages d'une grotesque et tragique fratrie sont chacun « privés » de quelque chose - vue, raison, santé, compagnon, liberté - et avancent comme ils peuvent - mal, bien ? jamais Minyana ne juge... - taraudés par les doutes et les remords, dans le « couloir » de la vie. À moins que ce ne soit celui de la mort, où ils croisent si simplement leurs fantômes : le père, la mère...

La force de ce théâtre-là, plus brutal, plus visionnaire et tellement plus novateur, dans sa forme concassée-reconstituée, que celui des contemporains Koltès (1948-1989) ou Lagarce (1957-1995), est qu'il brasse les mondes - la vie, la mort, l'individuel, le politique, le prosaïque, l'antique, le sale, le propre - et se joue résolument dans l'« ici et maintenant » de la représentation. Sans effet de manche. Minyana est auteur de proximité, artiste du familier, du concret, du vécu. De la maison, comme Tchekhov si souvent parlait des maisons. C'est avec des bricoles, des déchets, des « bouts », qu'il nous dit le tout. Bouts de vie, bouts de mémoires, bouts de mots, bouts d'objets qui reconstituent le puzzle de nos vies. Et la tragédie d'être né. Minyana travaille sur l'écho acteur-spectateur, les prolongements insidieux et instantanés, en nous, de l'image et du son. Lire chez soi ou voir au théâtre ses pièces sont deux expériences distinctes. À la lecture, on découvre un matériau abrupt, collage rude et charnu, un peu cubiste ; à la scène, les mots soudain se dénudent et la profondeur, l'énergie vitale qu'ils cachaient. En plus, l'ex-acteur n'hésite jamais à modifier sa partition en cours de répétition ; surtout lorsque, comme ici, il cosigne la mise en scène avec Frédéric Maragnani.

Quel magnifique travail ! Dans l'espace et le temps. Scénographie radicale, conceptuelle et pourtant intimiste, chaleureuse de Camille Duchemin ; direction d'acteurs débordante d'humanité, de générosité. Maragnani et Minyana ont choisi des acteurs singuliers, qu'ils utilisent pour leurs différences mêmes, et ce respect de l'autre, cette écoute font merveille. Sur scène, enfin de vraies personnes dans des rôles pourtant tout juste esquissés, d'entêtantes silhouettes. Assumons l'injustice de n'en citer que quelques-uns : Françoise Lebrun, qu'on est heureux de revoir

au théâtre ; Marie-Armelle Deguy, toujours extravagante et poignante ; Marcial Di Fonzo Bo, fou, tout simplement fou, déchirant de douleur informulée. Hallucinant.

Fabienne Pascaud



LA CHRONIQUE THÉÂTRALE DE JEAN-PIERRE LÉONARDINI

Avec *Le Couloir*, pièce de Philippe Minyana mise en scène par lui-même et Frédéric Maragnani, voilà un objet théâtral non répertorié (1). L'auteur reprend la définition du drame dans le dictionnaire : "tragédie où l'on peut rire". En prologue, trois frères (Régis Lux, Émilien Tessier, Gaëtan Vourc'h) sont infoutus - au sujet d'une maison censée avoir été habitée par eux - d'accorder leurs mémoires respectives. Puis apparaissent, devant le mur du fond tendu de papier peint antédiluvien, des figures familiales, plus ou moins marquées par des stigmates de déchéance. Il y a trois sœurs (Marie-Armelle Deguy, Françoise Lebrun, Jeanne Vitez). L'une secouée de tics, l'autre habitée par une indifférente douceur, la troisième couchée. On apprend que le petit frère aveugle (Jean-Paul Dias) a eu les yeux crevés par des forêts métalliques. L'Intrus (Marcial Di Fonzo Bo) sort de prison pour avoir tué un voisin à la chasse au sanglier. Grand taciturne, il témoigne, en chacun de ses gestes, d'un grand dérangement. Ces créatures communiquent en un dialogue heurté, se touchent parfois, s'étreignent pour se séparer vite. Les parents morts (Huguette et Robert Taïeb) font un petit tour et s'en vont. Ce n'est pas du théâtre du quotidien, sauf à se dire qu'il s'agirait d'un quotidien asilaire. Deux témoins (Lux et Vourc'h), sorte de chœur contemporain, se mettent à chanter à point nommé, l'un avec sa voix de fausset. Il y a bien du malheur, et l'on rit et l'on pense à la fois, et l'on se dit que Minyana et Maragnani créent sous nos yeux une forme neuve, hybride certes, en tant qu'elle s'avère intelligemment fondée sur des normes dramaturgiques contradictoires, inextricablement mêlées et d'une puissance de suggestion inouïe. Loin de toute déploration, de tout apitoiement, ce catalogue de disgrâces en actes distille un pur plaisir de théâtre, car la science du jeu s'y déploie à plein. C'est un précipité social singulier, un compendium de purgatoire (Minyana revendique le mot) où croupissent des détresses bancroches qu'on épouse avec empathie et gratitude, qui renvoient, pour sûr, à l'état d'un monde gravement atteint, avec les arrière-plans d'un désespoir inéluctable, rédimé par la féroce vitalité d'admirables laissés pour conte.



Lundi 15 mars 2004

THÉÂTRE

à l'affiche avec « *Le Couloir* » au Jardin d'hiver
et « *Drames brefs 2* » à l'Étoile du Nord

MINYANA, LA DRAMATURGIE DE LA FARCE NOIRE

À 33 ans, il débarque à Paris, professeur de lettres en rupture de ban, décidé à écrire pour le théâtre. L'année précédente, au festival de Metz, Philippe Minyana avait rencontré un homme qu'il allait baptiser d'« ange gardien », Lucien Attoun, directeur de Théâtre Ouvert, qui l'avait invité à lui envoyer ses écrits. Quelques mois plus tard, Viviane Théophilidès met en scène *Cartaya* au Centre Pompidou, dans le cadre de Théâtre Ouvert.

Nous sommes en 1980. Depuis, Philippe Minyana, lauréat en 1988 du prix de la Société des auteurs (SACD), s'est imposé comme l'un des auteurs les plus féconds et les plus joués de sa génération. La preuve, on le retrouve par trois

fois à l'affiche de ce printemps.

Théâtre Ouvert présente sa nouvelle pièce, *Le Couloir*, qu'il met en scène avec Frédéric Maragnani. L'Étoile du Nord propose à partir du 31 mars *Drames brefs 2* monté par Sylvie Baillon et lui-même vient de lire *La Maison des morts*, invité de la SACD au Studio Théâtre, dans le cadre de la semaine de l'aide à la création d'oeuvres dramatiques.

« J'écris beaucoup », commente-t-il. Il voit dans cette effervescence théâtrale, les retombées de l'après-Koltès.

« Bernard Marie Koltès a longtemps été l'arbre qui cachait la forêt. Son fantôme s'éloignant, on voit ressurgir des écrivains, réafficher des oeuvres. C'est ainsi que s'explique le retour en force de Michel Vinaver, par exemple. »

Michel Vinaver, l'exemple, celui qui a contribué à façonner l'écriture de Philippe Minyana : « J'ai compris en travaillant des textes de Vinaver que le théâtre est une partition. L'important n'est pas ce qu'on raconte mais comment on le raconte. Avec Vinaver, j'ai compris l'importance de la non-ponctuation, l'intérêt du dialogue décalé, la musicalité du langage. Écrire une pièce de théâtre, c'est réussir à fabriquer une machine sonore. Il ne faut pas de gras. »

Très souvent, il part d'un fait divers pour écrire ses pièces « le fait divers tient lieu de starter ».

Il s'est servi d'une coupure de presse, d'un accident de chasse et de ses conséquences pour démarrer *Le Couloir*. Dans une chambre, se tiennent la femme alitée, les pleureuses, le jeune infirme, le coupable...

Une pièce écrite pour un groupe d'acteurs, Marie-Armelle Deguy, « c'est une bête de scène ; ce qu'elle ose entreprendre par rapport à sa féminité est époustouflant », Marcial di Fonzo Bo, « un immense acteur créatif », Françoise Lebrun « c'est une personne, une passionnée de littérature »...

Dans ce couloir aux allures d'antichambre, de purgatoire, chacun tente d'exister, de s'en sortir. « J'adore convoquer plusieurs styles dans un même espace théâtral. Du *Couloir*, on peut parler de drame ou de farce noire. »

De *Drames brefs 2*, il salue le travail entrepris par Sylvie Baillon avec comédiens et marionnettes. Tous au service de l'écriture de Minyana. Une écriture qui refuse le jeu psychologique « le son fait sens » aime-t-il rappeler.

On ne l'a pas attendu pour affirmer cette trouvaille, diront certains qui ressortent de l'ombre les pièces de Roland Dubillard. En voilà un qui a le génie de l'assonance, du coq à l'âne, de l'allitération. Minyana préfère Thomas Bernhard, Beckett comme maîtres. Une filiation qui lui ouvre les portes de la littérature dramatique.

Une trentaine de pièces à son actif, vingt ans d'existence théâtrale, étudié dans les lycées, au programme des épreuves du français au baccalauréat, il est devenu une sorte de notable de la création contemporaine.

Marion Thébaud

« *Le Couloir* », au Théâtre Ouvert - Jardin d'hiver

jusqu'au 3 avril à 20H30

Mardi à 19H.